

Jean-Paul Pagliano

RABELAIS: LE MÉDECIN, LE MALADE ET LA MORT

Le titre de notre étude peut, à première vue surprendre: l'oeuvre de Rabelais évoque d'ordinaire la joie de vivre, un ballet perpétuel de joyeux compagnons nous entraînant à leur suite dans un tourbillon de rire, de joyeuses farces, de scènes plus ou moins salaces où le vin coule à flots ... Et certes, cela est vrai. Mais, en analysant plus profondément l'oeuvre, on se rend compte que Rabelais a promené un regard extrêmement perspicace sur les problèmes de son temps ou plus encore sur ceux dont on peut affirmer sans risque d'erreur qu'ils perdurent encore pour des raisons plus ou moins discutées. La mort est dans son oeuvre présente partout, soit dans les textes dont elle est le sujet, soit de manière diffuse là où il n'est pas question d'elle. C'est que la valorisation de la vie implique, en tant que telle, la pensée de la mort. Il ne faut pas perdre de vue également que certains penseurs du XVI^e siècle ont fait lucidement face au problème de la mort.¹ Mais la plupart des hommes étaient la proie d'une angoisse: l'après-mort et corollairement le moment de mourir constituent le premier volet de cette angoisse. Le second volet est fait de cette vision quotidienne des représentations iconographiques macabres - dans les églises essentiellement - en vogue à l'époque.² Nous savons que toute l'oeuvre de Rabelais est un hymne puissant à la vie. A la vie et à la mort au coeur de laquelle elle se trouve. Rabelais a affirmé tout au long de son oeuvre le triomphe de la vie,³ disant avec un enthousiasme propre aux grands

esprits la pérennité de l'homme par l'acte de vie certes mais aussi par ce message sans cesse enrichi légué des parents aux enfants aux petits-enfants, etc. avec pour mission de le faire fructifier. Mais, outre qu'il a soulevé les obstacles aux progrès venant de l'homme même, notamment dans les Tiers et Quart Livres et donc les dangers inhérents à toutes découvertes et à leur transmission - problème qui nous intéresse guère dans le cadre de notre étude -, le médecin Rabelais, l'homme Rabelais qui connaissait les souffrances de ses contemporains, lui qui fut le témoin du regain de l'intolérance, de la montée des périls, de cette peur qui habitait leur âme, eh bien il nous a laissé probablement un des messages les plus beaux concernant les mourants, le plus noble parce que plein de délicatesse et d'humanité. Beaucoup, chrétiens ou athées pourraient probablement le méditer.

Conformément à la pensée évangélique, le jour de la mort est chez Rabelais, jour de joie. Dans le Tiers livre, un homme, en effet agonise sous nos yeux. C'est Ramina-grobis /Tiers Livre, 21/ dont nous ne pouvons plus douter depuis la magistrale démonstration d'Abel Lefranc,⁴ qu'il s'agit de Jean Lemaire de Belges. Evoquons les principales lignes de cet admirable passage: la mort est là, le vieux poète la sent venir, et ressent une joie incommensurable. Après avoir écrit le rondeau disjonctif à l'adresse de Panurge, il demande qu'on le laisse seul afin de jouir pleinement de cet instant. Aussi supplie-t-il Panurge et ses deux compagnons de le laisser aller en paix, en leur expliquant qu'il a déjà écarté à grand - peine de son lit "un tas de

villaines, immondes et pestilentes bestes noires /.../"
/Tiers livre, 21/ qui l'arrachaient

"du doulx pensement /dit-il/ on quel je acquiescois,
contemplant et voyant et jà touchant et goustant
le bien et félicité que le bon Dieu a praeparé
à ses fidèles et esleuz en l'aultre vie et estat
de immortalité" /idid/.

L'angoisse et la terreur sont absents de tels propos
et le regard n'est pas tourné vers l'Enfer comme aux heures
sombres de la première moitié du XV^e siècle,⁵ mais vers un
au-delà heureux. C'est avec une sérénité confiante que le
vieux poète se prépare à mourir.

Mais Panurge /Tiers livre, 23/, le dévot, nous remet
en mémoire les gravures sur bois diffusées par l'imprimerie
dans des livres qui sont des traités sur la manière de bien
mourir, les artes moriendi du XV^e et du XVI^e siècle⁶ dont
se sont servis l'Église et surtout les ordres mendiants
pour "provoquer la peur de la damnation".⁷ Raminagobis
bien au contraire repousse le cérémonial lugubre tradition-
nel⁸ et désire mourir dans la tranquillité la plus absolue.
D'inquiétude, nul signe; les traits du poète sont détendus et
même illuminés par la joie. Elle n'est plus là, la mort comme
"moment des comptes, où on fait le bilan /la balance/ d'une
vie".⁹ Les représentations de l'iconographie du jugement
où la vie est pesée et évaluée ont disparu. La mort, au
contraire, devient une sorte de naissance et l'on ne peut
plus s'étonner de la description des traits du vieillard en
agonie "avecques maintien joyeux, face ouverte et regard
lumineux" /Tiers livre, 21/. Point de crainte, mais point

non plus d'exaltation. Son regard n'est pas figé sur l'au-delà comme l'enjoignent Briçonnet, Marguerite de Navarre, voire Marot dans la Déploration de Florimond Robertet.¹⁰ Point donc de "Cupio dissolvi" cher à Briçonnet. Joie de mourir certes, mais aussi celle d'avoir vécu. Et en cela il n'y a pas de contradiction; il y a la sérénité de l'homme en présence de la mort, sans crainte, sans angoisse, liée à son acceptation de la vie.

Mais rares sont ceux qui meurent comme le bon Raminagrobis et nous le savons, le médecin Rabelais ne l'ignorait pas. Que l'on se souvienne des "propos des bien yvres" /Gargantua, 5/: "Je mouille, je humecte, je boy et tout de peur de mourir". Certes il ne décrit ni ne met jamais en scène devant nous d'hommes mourant avec difficulté. Le faisant il aurait contredit son intention qui est d'insuffler à l'homme suffisamment de joie et d'énergie pour aller vers la vie. Joie qu'il faut montrer aux malades et Rabelais la rappelle comme un devoir du médecin dans sa Dédicace à Monseigneur Odet, qui ouvre le Quart livre.

Non sans une certaine insistance, on lui demande de donner la suite de ses "mythologies pantagruéliques", puisque les livres précédents ont apporté soulagement et consolation aux malades et affligés. Rabelais n'a donc pas cherché la gloire mais le bien de son prochain. Les meilleurs praticiens ne sont-ils pas ceux-là mêmes qui attachent la plus grande importance à leur attitude en présence du malade? Celui qui est joyeux réjouit le malade; celui qui est triste l'afflige. Or c'est un devoir pour lui que de réjouir ses malades; ses paroles "toutes doib-

vent à un but tirer et tendre à une fin: c'est le /le malade/ resjouir sans offense de Dieu et ne le contrister en façon quelconques". Il existe des médecins qui hélas ne respectent pas ce précepte et Rabelais pour étayer son affirmation va chercher des exemples célèbres qui devront par leur autorité même donner plus de poids à sa magistrale démonstration. Il met en scène le médecin Callianax, déjà "grandement ... blasmé" par Hérophilus.¹¹ A un patient qui l'interrogeait, les yeux trahissant probablement l'anxiété, "Mourray-je?", ce Callianax "impudemment répondit:

Et Patroclus à mort succomba bien,

Qui plus estoit que ne es homme de bien",

montrant ainsi le peu d'intérêt porté à ses malades et un manque total de ce sens vital et incommensurable des relations humaines. L'on perçoit même quelque chose de comminatoire dans cette réplique. A un autre de ses patients, inquiet du diagnostic et du pronostic, sombre, sévère ou au contraire favorable de sa maladie et qui lui demandait "à la mode du noble Patelin:¹²

Et mon urine

Vous dict-elle point que je meure?

il /Callianax/ follement répondit: "Non, si t'eust Latona, mère des beaulx enfans Pheobus et Diane, engendré" /Quart livre, Dédicace à Monseigneur Odet/.

Il est probable également que ce médecin cachait son incompetence derrière de savantes références, abstraites, et dénuées d'intérêt.

Le médecin Rabelais connaît trop bien, quant à lui, les questions angoissées du malade, son attitude devant le mé-

decin, sa façon -- comme aiguisée, affinée, par la maladie -- d'épier avec anxiété le changement possible de physiologie et les gestes du praticien afin de deviner quelle sera "l'issue et catastrophe de son mal" -- on ne saurait trop insister sur la sagacité de certains malades -- pour porter sur le comportement de Callianax un jugement avisé, pour s'en scandaliser /il utilise l'adverbe "follement"/ et pour prôner l'attitude inverse. Suivant en cela les maîtres que furent Platon et Averroes, il considère que le bon médecin doit avant tout réjouir son malade: le laisser dans la quasi-certitude de la guérison, aussi longtemps qu'il est possible, toutefois "sans offense de Dieu", comme le spécifie nettement Rabelais. En effet, le médecin a aussi le devoir de l'avertir lorsqu'il voit "par les signes pronosticiz son malade en décours de mort," parce qu'un chrétien doit être prévenu de la mort qui approche! Est-ce la seule raison? L'on pourrait voir là un sens aigu de la dignité humaine, comme une façon de ne pas voler la mort de l'autre. Mais aussi pour des raisons économiques -- quoique, nous en sommes certains et pour la largeur, et pour le souffle de la pensée de Rabelais, il soit impossible de réduire à cette simple constatation sa pensée et son oeuvre --: lorsque le médecin est dans l'obligation de prévenir le malade de l'imminence de sa fin, il le fera avec tact, avec beaucoup de circonspection, s'entretenant d'abord avec l'entourage,

"femmes, enfans, parens et amis du décès imminent du mary, père ou prochain, affin qu'en ce reste de temps qu'il a de vivre ilz le admonestent donner ordre à sa maison, exhorter et benistre ses enfans, recommander la

viduité de sa femme, déclarer ce qu'il sçaura estre estre necessaire à l'entretienement des pupilles, et ne soyt de mort surprins sans tester et ordonner de son âme et de sa maison /.../" /Quart livre, 27/.

C'est donc à l'entourage qu'est dévolue l'annonce de la fin très proche du mourant. Il devra agir avec le plus de délicatesse possible. Le moribond pourra alors faire ses dernières recommandations de telle sorte que son entourage ne reste pas dépourvu après son décès. Il pourra également affronter sa mort en chrétien. Et s'il ne l'est pas? Car aussi paradoxal que cela puisse paraître, on est bien sûr qu'un fort courant athéiste traverse certaines oeuvres du moyen âge au XVI^e siècle.¹³ Rabelais, que la censure a plus d'une fois menacé, exposé à la vindicte de ses ennemis a probablement voulu donner la preuve de sa bonne foi; et sa prudence est compréhensible quand l'on sait que par exemple en 1546 son Tiers Livre fut condamné par les théologiens qui lui reprochent d'être "farci d'hérésies" ... et que la même année, Dolet est envoyé sur le bûcher pour avoir fait nier à Platon l'immortalité de l'âme.

Nous pouvons être surpris par ces passages. Rabelais proclame sans cesse dans son oeuvre la force exubérante de la vie. Mais il sait d'expérience que la mort est difficile, dure pour la plupart. Et s'il n'a pas décrit, dans son roman, de malades mourant avec difficulté, il a suggéré le comportement à opter en présence des malades: il proscriit toutes attitudes brutales et insensées car il sait qu'on ne peut à un malade à l'agonie ou à tout être mourant, déclarer ce qui l'attend avec rudesse.

Il n'a pas oublié non plus ceux que la disparition d'un être cher peut toucher, celle d'un parent, d'un fils,

d'une femme ou tout simplement d'un ami. Et le bon Gargantua est lui-même placé dans une telle situation: entre le lit où gît la dépouille de sa femme Badebec et le berceau où s'agite le petite Pantagruel qui vient de naître /Pantagruel, 3/. Situation on ne peut plus réelle car plus d'un père du XVI^e siècle où les femmes mouraient si souvent en couches, a dû se retrouver dans l'image du géant. Et la place de ce chapitre en début du roman n'est pas seulement dû à l'obligation que s'est donnée Rabelais de narrer l'enfance du héros pour parodier dans leur structure même certaines chansons de gestes, elle est également l'expression de la volonté de l'auteur d'exposer son avis, dès le commencement de son oeuvre, sur un problème qu'il connaît bien et qui lui tenait à coeur. Dans ce chapitre, le procédé du grossissement, de l'amplification, contribue à insuffler au message une grandiose portée. Rabelais se fait en effet moraliste, philosophe, en indiquant le plus discrètement du monde, à travers un exemple, la voie à suivre.

Dès le commencement du chapitre, Gargantua est "esbahy et perplex": il ne sait s'il doit pleurer ou rire. Pleurer la mort de sa femme ou exprimer sa joie après la naissance de son fils. La comparaison qui suit immédiatement l'évocation de ce trouble recèle déjà sans doute la solution car elle contient dans le contexte un élément diffus qui irrémédiablement provoque le rire. Pleurer ou rire? Des deux cotés le géant a des arguments mais il ne pouvait tirer de conclusions, "et par ce moyen demeueroit empestreé comme la souriz empeigée ou un milan prins au lasset." /Pantagruel, 3/.

Dans un deuxième temps il recouvre l'usage de sa voix, ce qui prouve qu'il va déjà mieux. Il crie d'abord sa peine mais Rabelais a pris soin de ponctuer le soliloque du géant d'expressions drolatiques. Sans quoi le monologue pourrait nous apparaître pathétique. Il l'est peut-être, mais on rit d'abord. Le géant parle du "petit con" de sa femme, donne ses dimensions, détail apparemment saugrenu mais qui fait partie de cette volonté de l'auteur de pousser le géant sur la voie qu'il lui a tracée. L'éloge de la morte est résumé avec désinvolture:

"Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela, qui feust au monde" /.../ "Jamais je n'en recouvreray une telle ... ce m'est une perte inestimable".

A ce moment-la tout tourne autour du seul Gargantua. Pantagruel réapparaît, ce qui est à souligner car dès lors l'on comprend que Gargantua, loin de se replier sur lui, pense déjà à son fils: il pourra lui aussi souffrir de la privation d'une mère:

"Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrisse, ta dame très aymée!"

Après cela Rabelais lui fait proférer des propos ridicules dans ce contexte:

"Ha, faulce mort, tant tu me es malivole, tant tu me es outrageuse, de me tollir celle à laquelle immortalité appartenoit de droict."

Un sourire, croyons-nous, accueille la fin du discours: si on écoutait Gargantua, il faudrait élever sa Badebec au rang des demi-dieux ... Rabelais a probablement voulu parodier la déploration funèbre en vogue chez les grands rhétoriciens du siècle précédent.

Enfin, à la vue de son fils, le bon géant se met à rire. Et ses gros éclats de rire retentissent de son puissant désir de vivre. Il s'agit désormais de lui interdire tout retour à la tristesse. Il s'apprête à passer à table pour fêter joyeusement la naissance de son fils. Mais il entend "la letanie et les Mementos des prestres" qui vont enterrer sa femme. Un instant déconcerté, il va se libérer de l'emprise de la morte par des moyens détournés. Puisqu'aucun ami n'est là pour recueillir ses confidences, il prend Dieu à témoin:

"Seigneur Dieu, faut-il que je me contriste encores? ... Je ne la ressusciteray pas par mes pleurs ... elle prie Dieu pour nous ... elle ne se soucie plus de nos misères et calamitez."

La morte est de ce fait promue au rang de sainte, bienveillante intercesseur auprès de Dieu des hommes restés sur terre. De ce fait elle est également proprement expulsée du domaine des vivants. Et puis, "Autant nous en pend à l'oeil, Dieu gard le demourant"! Rabelais, l'homme, a fort bien compris ce qui pouvait se passer en chacun de ses contemporains dans une telle situation. La vie que Dieu nous a allouée est précaire mais on se doit de la préserver pour obéir à sa volonté.

Et Gargantua de songer à trouver une autre femme! Il a choisi la vie et non le repli sur lui-même. Il a expédié la morte parce qu'il se savait impuissant contre le caractère inéluctable de la mort. Egoïsme? Ce serait mal interpréter le sens profond de ce passage: le deuil prolongé est inutile et irait contre la volonté de Rabelais d'apaiser nombre de ses contemporains confrontés aux dures réalités de l'époque.

L'auteur participe du même courant de pensée que Le-maire de Belges: la fidélité à la vie, c'est leur mot d'ordre commun. Dans la Plainte du Désiré¹⁴ écrite pour le conte de Ligny, le poète rejetait la mort et le deuil:

"Et pour finir les termes ou nous sommes

Il est certain que deuil n'y sert deux pommes" /v.463- 15
464/.

Que le vivant vive, car la vie ne doit pas se river à la mort. Et le petit Pantagruel, nouveau-né, concrétise la vie pour son père. Il peut continuer à vivre joyeusement et abandonner Badebec. Comment pourrait-il en être autrement? Rabelais se différencie nettement de Marguerite de Navarre et des évangéliques dans la mesure où ils préconisaient la libération de l'amour du mort parce qu'il relevait notamment pour Marguerite du terrestre, du charnel.

Si par ailleurs Rabelais ne prône pas la passivité en présence d'un danger quel qu'il soit, il n'en proclame pas moins l'acceptation lucide et sereine de la mort lorsque celle-ci arrive, comme l'enseigne le bon Raminagrobis. Toutefois, pour les vivants il ne s'agit pas de garder sempiternellement le deuil mais de réémerger à la vie, ce qui coupe radicalement François Rabelais du Cupio dissolvi, esse cum Christo. Et ce sens infiniment délicat, ô combien humain de la vie, des relations humaines, cette douceur infinie, nous les retrouvons lorsqu'il nous parle du médecin, du malade et de la mort. Il faut alors agir avec bonté et avec bien des précautions.

Ce faisant, il nous a laissé un message sans égal sur la vie et sur la mort, un sentiment simple et beau d'acceptation lucide et sereine de la mort. En ce sens, Rabelais

se rapproche de Lemaire de Belges qui avec la Couronne Margueritique nous a laissé comme message un même amour de la vie, une même attitude devant le deuil, un même sentiment de l'indéfectible unité de la vie et de la mort. Et si nous coupons les liens qui l'unissent au christianisme, la pensée de Rabelais peut rester actuelle.

Au XX^o siècle, dans la vie ordinaire, on refuse de subir l'émotion physique que provoquent la vue ou l'idée de la mort. Un malade est en danger de mort et va mourir? L'attitude la plus fréquente est de lui cacher la vérité et s'il la devine, il doit agir comme s'il ne savait rien. Depuis peu, on prévient quelquefois le malade pour qu'il meure aussi discrètement et aussi dignement que s'il n'avait rien su. Quant au deuil, puisque la mort est frappée d'un interdit, qu'elle est devenue tabou,¹⁶ il est banni. La prolifération des funeral homes, des athénées, est destinée à adoucir le regret des survivants. Aujourd'hui, on nie la mort. Dans les milieux médicaux -- qui nous ont confirmé le fait -- le médecin résout chaque cas en fonction de quatre paramètres /on meurt de plus en plus à l'hôpital/: le respect de la vie qui le pousse à tenter l'impossible; l'humanité, qui le pousse à abrégier la souffrance; la considération de l'utilité sociale de l'individu /jeune ou vieux, célèbre ou inconnu.../; l'intérêt scientifique du cas. La décision qu'il prendra tiendra compte du résultat du conflit entre ces quatre motivations. Mais le malade n'y est pas associé.

La famille démissionne, quitte à se retourner plus tard contre le médecin...

Entre le XVI^e siècle et aujourd'hui, un changement très important semble s'être produit: à l'âge baroque, au XVII^e siècle, au XVIII^e, les images érotiques de la mort attestent une certaine rupture de la familiarité de l'homme et de la mort -- que cette dernière l'effraie ou non --; ensuite la mort est éliminée parce qu'elle angoisse profondément, parce qu'on ne la comprend plus, parce qu'on la nie, même si elle fait l'objet de nombreuses enquêtes, même si elle devient banale chez les intellectuels ... chez les gens justement qui en font une entité abstraite, qui ramènent certains problèmes à des équations froides et inaptées à répondre aux besoins réels ... revêtant peut-être un masque -- fragile -- à leurs angoisses.¹⁷

A ceux-là aussi le message laissé par Rabelais pourrait peut-être apporter une réponse.¹⁸

NOTES

1. Lefebvre d'Étaples, Briçonnet et sa fidèle disciple Marguerite de Navarre; le Sermo Lutheri de Praeparatione ad moriendum e vernaculo in latinum versus de Luther paraît à Anvers en 1520. Un peu plus tard en 1533, Erasme publie son De Praeparatione ad mortem.
2. Au début du XVI^e siècle: voir Philippe Ariès Essais sur l'histoire de la mort en Occident du moyen âge à nos jours, Seuil, Paris, 1975, pp. 111-112.
3. Relire par exemple le fameux chapitre 8 du Pantagruel.
4. Lefranc /Abel/, L'identification de Raminagrobis, In Revue des Études Rabelaisiennes, 1911, t. XI. pp. 144-147.
5. Voir Le Goff /Jacques/, La Civilisation de l'Occident médiéval, Arthaud, Paris, 1964. Coll. "Les Grandes Civilisations", p. 397.
6. Textes et gravures sur bois d'un ars moriendi reproduit in A. Tenenti, La Vie et la Mort à travers l'art du XV^e siècle, Paris, Colin, 1952, pp. 97-120.
7. Ariès /Philippe/, op. cit. p. 109.
8. Ibid. op. cit. pp. 35-37.
9. Ibid. op. cit. p. 111.
10. In Oeuvres lyriques, éd. C.A. Mayer, Londres, 1964. Marguerite de Navarre: Les Prisons, L'Heptaméron.
11. En fait, c'est Galien dans le commentaire du Livre VI des Epidémies d'Hippocrate.

12. Voir la Farce de Maistre Pathelin, v. 656-657.
13. Voir Thèse de Berrioux: L'Athéisme et les Athées au XVI^e siècle; 1976.
14. Edition D. Yabsley, Paris, 1932.
15. Voir Chrétien de Troyes, justifiant la brièveté du deuil de Cliges: "Il est mauvais d'entretenir le deuil: nul bien ne peut en advenir" /traduction Micha, Paris, 1957, p. 78./
16. Ph. Ariès, op. cit. p. 186.
17. Voir pour l'âge baroque, Jean Rousset, La Littérature de l'âge baroque en France, Circé et paon. Librairie José Corti. Paris, 1954.
Pour les siècles suivants, voir Ph. Ariès, op. cit. et Michel Raimond, Le Roman depuis la Révolution, Collection U, Armand Colin, Paris, 1967.
Jankelevitch /V./, La Mort, Flammarion, Paris, 1966.
18. Edition utilisée pour Rabelais /François/.
Oeuvres complètes de Rabelais, Paris, Seuil, 1973, 1. vol.
Voir aussi le petit livre de Larmat, Jean, Rabelais; Connaissance des Lettres, Havier, Paris, 1973.
Très intéressante étude, pleine de vie et de perspicacité.